

ANDÔ SHÔEKI, PHILOSOPHE HOLISTE ET ATHÉE DE L'ÉPOQUE D'EDO

Masafumi Aoyama
Takasaki-shi, Japon

La relation entre l'homme et la nature est des plus importantes pour nous qui vivons dans un monde pollué par les déchets industriels et la pluie acide. Au point de vue philosophique, c'est surtout le problème des idées sur la nature qui nous importe et je voudrais présenter une philosophie japonaise de la nature très intéressante à ce point de vue. Elle est restée longtemps ignorée – même au Japon –, mais elle est très significative pour nous, pour aller au-delà de la modernité.

Quant à la philosophie japonaise, Diderot a dit, au XVIII^e siècle, dans son article de l'*Encyclopédie* intitulé «Philosophie des Japonais»:

Les Japonais ont reçu des Chinois presque tout ce qu'ils ont de connaissances philosophiques, politiques et superstitieuses, s'il en faut croire les Portugais, les premiers d'entre les Européens qui aient abordé au Japon, et qui nous aient entretenus de cette contrée¹.

Grosso modo, cette vue n'est pas incorrecte même aujourd'hui. Bien des philosophies japonaises ont été sans doute originaires de Chine, et dans la plupart des cas, elles sont restées dans le cadre de celles de la Chine. Mais il y a des exceptions. On rencontre, au XVIII^e siècle, un contemporain de Diderot, Andô Shôeki, un philosophe typiquement remarquable.

Né en 1703 et mort en 1762, Andô Shôeki fut médecin-philosophe au nord du Japon. Le shogounat des Tokugawa (le gouvernement japonais) fermait en ce temps-là le pays aux étrangers, mais Shôeki, qui avait fait ses études sans doute à Kyoto, capitale de la médecine, a projeté en vain de s'embarquer clandestinement pour les Pays-Bas qui ont été une sorte d'utopie pour lui. Son idéalisation de l'étranger ne s'appuie pas sur un rêve d'exotisme. Loin de là, elle est basée sur sa critique sévère de la société réelle du Japon. Shôeki a osé idéaliser stratégiquement les Pays-Bas pour mettre en relief les tares du régime japonais en place. Sur ce point, on peut relever le parallélisme entre Diderot et Shôeki. Diderot a aussi idéalisé la philosophie et la religion de l'étranger (par exemple du Japon) pour critiquer celles de la France.

La critique sévère de Shôeki ne se limite pas au côté politique, au régime réel du Japon. Il critique radicalement – au sens originel du mot – aussi la

¹ Denis Diderot, *Œuvres complètes*, t. 7, Paris, Hermann, 1976, p. 451.

religion. Comme je l'ai suggéré plus haut, Shôeki a dépassé le cadre de la philosophie chinoise. Il a critiqué très sévèrement les philosophies et les religions de la Chine. En ce sens, il est un philosophe original du Japon. Et l'originalité de sa pensée réside, d'une part, dans la critique radicale de toutes les religions traditionnelles et dominantes de son temps, le taoïsme, le confucianisme, le bouddhisme et le shintoïsme et, d'autre part, dans l'établissement d'un système universel de philosophie de la nature.

Quant à la philosophie chinoise, Shôeki a critiqué son aspect dualiste du *yin* et du *yang*. Il a considéré la philosophie du *yi* comme la base du savoir chinois, le principe de toutes les philosophies chinoises. Il a critiqué le fameux texte du *Yijing*: «Un *yin*, un *yang*, c'est là le *dao* (voie)» en raison de son côté dualiste. Selon lui, *yin-yang* n'est qu'un *qi*. Il est un moniste radical.

Il va sans dire que la philosophie du *qi* de la Chine classique a aussi un côté moniste. Sur ce point, on peut dire que plusieurs notions philosophiques de Shôeki sont originaires de Chine. Mais l'important est qu'il a digéré parfaitement les idées monistes de Chine et qu'il a réussi à les dépasser pour établir sa propre philosophie moniste. Il n'est pas nationaliste. Il estime beaucoup les idées excellentes de l'étranger. On peut devenir soi-même à travers autrui.

Quant au bouddhisme, il a critiqué son idée de *sunyata* (vacuité dans le bouddhisme indien) et de *wuchang* (impermanence dans le bouddhisme chinois). Il est résolument réaliste au sens philosophique du mot et sa philosophie est, pour ainsi dire, une ontodicée (contre-pied de la théodicée).

Quant au shintoïsme, il a critiqué le mythe cosmogonique japonais des *Annales* (*Kojiki* et *Nihonshoki*) et il a considéré le shintoïsme comme une fausseté contre la nature, comme la superstition indigène du Japon.

Bref, Shôeki a critiqué radicalement toutes les religions et toutes les philosophies traditionnelles et dominantes en Asie de cette époque-là. Il a établi sa philosophie de la nature en s'appuyant non sur la pensée asiatique traditionnelle et toute faite, mais sur son propre monisme de la nature. Nous examinerons la quintessence de cette philosophie de la nature en lisant le plus significatif de ses ouvrages, intitulé *Shizen shin'eido*. On traduit diversement ce titre japonais, par exemple *Véritable voie de la nature* ou *Voie de la nature et de la vraie vocation*. Ces deux traductions ne sont pas totalement correctes.

Ma traduction est la suivante: *Déroulement de l'action du vrai vivant de la nature*. Le mot *shin* en japonais peut signifier sans doute ordinairement «vrai» (adjectif), mais, dans ce titre, chez Shôeki, il signifie «le vrai» (substantif) qui est justement la substance radicale comme le principe de l'univers. Et le mot *shizen* signifie, chez Shôeki, la nature.

Sur ce point, certains chercheurs contestent cette traduction. Leur opinion est que le mot *shizen* signifie traditionnellement «spontané» (adjectif) ou «spontanément» (adverbe) et particulièrement chez Shôeki «faire tout seul» (verbe) et qu'il ne signifie pas «la nature» (substantif) avant le

XX^e siècle². *Grosso modo*, cette opinion n'est pas incorrecte. Ordinairement, le mot *shizen* ne signifiait pas la nature à l'époque d'Edo. Mais il y a toujours quelques exceptions dans le monde. On voit le mot *shizen* au sens occidental du mot, «la nature» (substantif), dans plusieurs dizaines de textes de Shōeki. Voici un exemple: «Ciel et terre est essentiellement la totalité de la *shizen* (nature). [...] La *shizen* (nature) n'a ni commencement ni fin. Cette *shizen* (nature) devient ciel et terre en avançant et en reculant toute seule à grande échelle (cosmique)»³. Il va de soi que le mot *shizen* signifie parfaitement «la nature» (substantif) dans ce texte de Shōeki. Comme l'a dit Gorō Térao, un spécialiste de Shōeki, celui-ci est le premier philosophe à employer le mot *shizen* au sens occidental du mot dans l'histoire des idées au Japon⁴. L'ouvrage principal de Shōeki est divisé en cent un tomes. Les tomes 1 à 23 critiquent radicalement et totalement le savoir traditionnel et les religions dominantes; le tome 24 est un roman allégorique et satirique semblable aux *Logoi Aisōpikoi* (*Fables* d'Esopé) ou à *Animal Farm* de George Orwell; le tome 25 est un procès-verbal de la réunion secrète nationale de la secte de Shōeki et aussi une description de la société transitoire – un peu idéale – réalisable dans ce monde réel injuste; les tomes 26 à 100 développent la philosophie naturelle, la philosophie sociale et la médecine de Shōeki, et, enfin, le tome ultime est la *Grande introduction*. C'est le chant du cygne: Shōeki meurt au cours de la rédaction de son texte philosophique le plus profond et le plus significatif.

Lisons le commencement de cette *Grande introduction* de *Shizen shin'eido* (*Déroulement de l'action du vrai vivant de la nature*). Elle débute par la définition de la nature.

Shizen (la nature) est une appellation de *gosei myoudou* (la réciprocité – raison subtile). Qu'est-ce que *gosei* (la réciprocité)? C'est un auto-mouvement de *do-kasshin* (la terre – vrai vivant) qui n'a ni commencement ni fin, en avançant ou en reculant à petite ou à grande échelle. *Do-kasshin* devient *shigyō* (les quatre éléments): elle devient bois en avançant à petite échelle, feu en avançant à grande échelle, métal en reculant à petite échelle, eau en reculant à grande échelle. Ces *shigyō* deviennent *hakki* (les huit matières vitales) en avançant ou en reculant de soi-même, et elles sont en relation réciproque. Le bois dirige le commencement du mouvement, mais sa nature (essence) est l'eau. L'eau en dirige la fin, mais sa nature est le bois. Donc, le bois n'est pas un simple commencement et l'eau n'est pas une simple fin. Ils sont sans commencement ni fin. Le feu dirige le commencement du mouvement vivant, mais sa nature est la cessation. Le métal dirige la

² Toshinobu Yasunaga, *Ando Shoeki, Social and Ecological Philosopher of Eighteenth Century Japan*, New York & Tokyo, Weatherhill, 1992, p. 351.

³ Andō Shōeki, *Œuvres complètes*, t. 18, Tokyo, Nousangyosonbunkakyōkai, 1982, p. 252-253.

⁴ Gorō Térao, *Ronkou Andō Shōeki*, Tokyo, Nousangyosonbunkakyōkai, 1992, p. 17.

cessation, mais sa nature est le commencement du mouvement vivant. Donc, ils sont sans commencement ni fin. Voilà *myoudou* (la raison subtile). *Myou* (subtil) est *gosei* (la réciprocité). *Dou* (la raison) est le mouvement de *gosei* (la réciprocité). Voilà l'automouvement de *do-kasshin* (la terre – vrai vivant). *Do-kasshin* le fait toute seule sans enseignement ni apprentissage ni augmentation ni diminution. C'est pour quoi cet automouvement de *do-kasshin* s'appelle la nature⁵.

Selon Shôeki, la nature est ce qui se meut tout seul, ce qui accomplit l'automouvement. Le sujet primordial de cet automouvement est *do-kasshin*. *Do* est la terre et *kasshin* est le vrai vivant. C'est le vrai vivant qui est le principe radical du monde, l'*arché* de l'univers. Concrètement parlant, ce vrai vivant est la terre. Sur ce point, Shôeki paraît comparable à Xénophane dans un fragment⁶, mais il va sans dire qu'il est athée au contraire de ce dernier. La nature ne nécessite point de Dieu qui fasse marcher ou mette en marche le monde comme chez Descartes, puisqu'elle se meut toute seule.

Quelle est donc la raison de son automouvement? A cet égard, Shôeki dit ceci:

Gosei (la réciprocité) de *hakki* (les huit matières vitales) est *shizen* (la nature). *Kasshin* (le vrai vivant) ne vit pas en deux. Il ne demeure pas un. Il se meut tout seul. Donner naissance à l'homme et à la chose, c'est *eidou* (le déroulement de l'action)⁷.

Le vrai vivant, racine de la production de la nature, n'est ni un simple *un* homogène ni un simple *deux* séparé, fixé et indépendant. Il est certes *un*, mais ce *un* comprend l'inhomogène en soi-même, par conséquent il ne peut pas demeurer *un* pour devenir *deux*. Et pourtant ce *deux* n'est ni séparé ni indépendant en soi-même, les deux composants de *deux* ne sont ni séparés ni indépendants dans un état fixe. Ils sont toujours réciproques. En ce sens, ils sont toujours *un*. C'est cette relation dynamique et mutuelle qui produit le mouvement. *Un* devient *deux*, *deux* devient *un*, c'est justement le mouvement même. Le mouvement est immanent à l'*un*. Voilà la raison de l'automouvement de la nature.

Ce caractère d'être de *deux* est fort différent de celui du *yin* et du *yang*. Dans la philosophie naturelle de Shôeki, les deux composants de *deux* sont totalement égaux et mutuels. Ils changent mutuellement de même niveau. L'un nécessite l'autre et l'un devient l'autre et aussi ils deviennent *un* dynamiquement. C'est cette manière d'être qui est *gosei* (la réciprocité).

⁵ Andô Shôeki, *op. cit.*, t. 17, p. 7-8.

⁶ Diels-Kranz, B 27, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, t. 1, Zurich, Weidmann, 1985, p. 135.

⁷ Andô Shôeki, *op. cit.*, t. 17, p. 9.

Le vrai vivant, éternellement vivant et sans commencement ni fin, produit tous les êtres de l'univers, y compris le ciel. Il n'est pas Dieu. Il devient le monde même. Il est le monde même. Le vrai vivant et le monde ne sont pas deux choses. Il n'est pas le *tai ji* des taoïstes et des néo-confucianistes. Il ne se divise pas en deux hiérarchiquement. Il devient l'un et puis l'autre mutuellement et dynamiquement. Tous les êtres changent dynamiquement et mutuellement. Chez Shôeki, comme Diderot le dit dans le *Rêve de d'Alembert*, «tous les êtres circulent les uns dans les autres»⁸.

Sa philosophie de la nature est un monisme athée original au Japon. Elle s'oppose radicalement au dualisme et par conséquent au mécanisme cartésien. Selon Shôeki, la nature est dynamiquement vivante et holistiquement unie.

⁸ Denis Diderot, *Œuvres complètes*, t. 17, Paris, Hermann, 1987, p. 138.